

Coups d'oeil

Number 166, September–October 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/50048ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

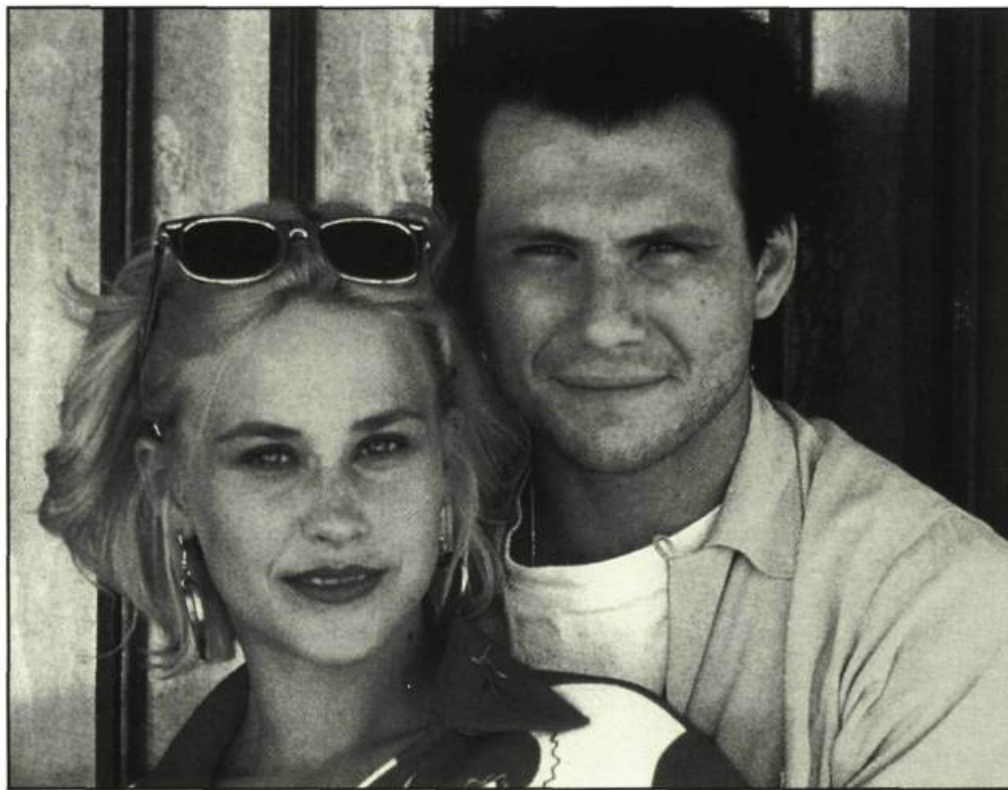
0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1993). Review of [Coups d'oeil]. *Séquences*, (166), 60–62.



Patricia Arquette
et Christian Slater

True Romance

De ce film, on pouvait craindre le pire parce qu'il est réalisé par l'auteur insipide de **Top Gun** et de **Days of Thunder**. Mais on pouvait aussi s'attendre au meilleur, car il est scénarisé par Quentin Tarantino, le réalisateur du captivant **Reservoir Dogs**. Le résultat ne surprend pas outre mesure: le récit imaginé par Tarantino est passablement divertissant, avec ici et là quelques flashes extraordinairement inspirés. Fidèle à lui-même, Tony Scott exploite le matériel avec un manque total d'imagination et une tendance marquée et agaçante pour le tape à l'oeil et le look publicitaire. Mais **True Romance** demeure quand même son meilleur film, car même les tics et les facilités du réalisateur ne peuvent gâcher complètement un scénario aussi fou.

Slater et Arquette interprètent un jeune couple de paumés qui met la main presque par hasard sur une valise remplie de cocaïne. Ils quittent

aussitôt leur triste existence à Détroit pour aller s'installer en Californie où ils espèrent pouvoir vendre la drogue. Le film est construit comme un vaudeville ultra-violent qui culmine dans une sorte de quiproquo absurde entraînant une fusillade monstre. Ce mélange de mauvais goût, d'énergie, d'humour noir et d'ironie qui caractérisait déjà **Reservoir Dogs** prend ici des allures de canular auto-parodique en raison du traitement bonbon que propose Tony Scott.

À souligner, les nombreuses apparitions de vedettes qui rivalisent de cabotinage, en particulier Gary Oldman. Dans le rôle d'un souteneur désaxé, il nous offre une sorte de parodie tordue de sa composition dans **Bram Stoker's Dracula**.

Martin Girard

TRUE ROMANCE (À coeur perdu) — Réal.: Tony Scott — Scén.: Quentin Tarantino — Int.: Christian Slater, Patricia Arquette, Dennis Hopper, Val Kilmer, Gary Oldman, Brad Pitt, Bronson Pinchot, Saul Rubinek, Chris Penn, Christopher Walken, États-Unis — 1993 — 119 minutes — Dist.: Warner Bros.

Stalingrad

À la guerre comme dans la vie, rien n'est tout à fait blanc, rien n'est tout à fait noir. Prenez la Deuxième Guerre mondiale et l'image incrustée dans l'imaginaire collectif des méchants soldats allemands. Tous n'étaient pourtant pas nazis, tous ne partageaient pas nécessairement les rêves démentiels du fuhrer. Dans la guerre au quotidien, seul avec sa peur, rien ne ressemble plus à un homme qu'un autre homme. Qu'il soit Allemand, Juif ou Russe.

Lorsque 500 000 Allemands se sont lancés à l'assaut de Stalingrad, en 1943, sous les ordres d'un Hitler désireux de conquérir ce centre névralgique bolchévique, coûte que coûte, personne ne se doutait que cette bataille allait devenir la plus meurtrière de la Deuxième Guerre. Encerclés par les Russes, affamés, transis de froid, seulement 6 000 d'entre eux réussirent à revenir vivants.

C'est la guerre au ras de sol, dans tout ce qu'elle a de plus laid et désespérant, que montre **Stalingrad** du réalisateur Joseph Vilsmaier, l'un des films allemands les plus ambitieux des dernières années. En peignant cette fresque historique qui a nécessité plus de 25 000 figurants et un tournage dans cinq pays, Vilsmaier reconstruit une page peu glorieuse de l'Allemagne, d'où l'accueil mitigé reçu là-bas.

Aussi profondément antimilitariste que **Platoon** et **Full Metal Jacket**, mis en scène avec autant de brio technique, **Stalingrad** n'en possède malheureusement pas le souffle émotionnel. On réussit difficilement, voire pas du tout, à s'identifier aux personnages, aux profils psychologiques grossiers. On ne sait rien d'eux et on n'en apprendra pas davantage entre deux explosions. La portée dramatique de **Stalingrad** n'arrive pas à la cheville d'un autre film de guerre allemand, **Das Boot**, de Wolfgang Peterson, recyclé depuis à l'école hollywoodienne.

Il faut attendre à la dernière minute de **Stalingrad** pour être confronté à la scène la plus évocatrice: celle de deux soldats mourant de froid dans la steppe enneigée. On en vient à voir dans ces deux corps soudés l'un à l'autre une statue morbide dédiée à l'absurdité de la guerre.

Normand Provencher

STALINGRAD — Réal.: Joseph Vilsmaier — Scén.: Johannes Heide, Jurgen Buscher, Joseph Vilsmaier — Int.: Dominique Horwitz, Thomas Kretschmann, Jochen Nickel, Sebastian Rudolph — Allemagne — 1992 — 110 minutes — Dist.: Allegro Films.

Needful Things

Le diable qui tient un magasin d'antiquités dans le village de Castle Rock, État du Maine: pas très original pour un Stephen King dont l'imagination débridée tient mondialement en haleine des millions de lecteurs avides de frémissements d'horreur. Transposé à l'écran, **Needful Things** n'a même rien de terrifiant. Le Malin, qui porte le nom de Leland Gaunt, est joué par le distingué Max von Sydow. Ce personnage a tellement de classe qu'on arrive difficilement à le trouver lugubre (gaunt signifie lugubre en anglais), d'autant plus qu'on le voit frissonner d'aise, la nuit, écoutant l'*Ave Maria* de Schubert.

Arrivé subrepticement à Castle Rock, le diable se délecte à regarder les gens se détester, se quereller, voire s'entre-tuer. Rusé comme toujours, il leur offre dans sa boutique des petits trésors fort désirables à un prix dérisoire, moyennant quoi l'acheteur s'engage à jouer un tour pendable à son voisin. Cupidité, haine, vengeance, tel sera le lot de ces villageois bien humains qui ne se doutent jamais des menées sataniques de l'antiquaire doucereux. Sauf le shérif local qui mettra une heure et demie à découvrir ce que tous les spectateurs ont deviné dès le départ.

Needful Things ne troublera personne, sinon en causant une forte

somnolence. Ce navet soporifique recèle aussi des dialogues aussi incongrus que prétentieux: «Le jeune charpentier de Nazareth, déclare le diable, je l'ai bien connu. Un jeune homme plein d'avenir. Il est mort atrocement.» Et cette autre phrase inouïe de Satan: «Hé! Ce n'est pas ma faute. C'est la faute au bossa nova.» «Hey, don't blame me. Blame it on the bossa nova.» Pénible!

Pierre Fortin

NEEDFUL THINGS (L'Inconnu de Castle Rock) — Réal.: Fraser C. Heston — Scén.: W.D. Richter, d'après le roman de Stephen King — Int.: Ed Harris, Max von Sydow, Bonnie Bedelia, Amanda Plummer, J.T. Walsh — États-Unis — 1993 — 121 minutes — Dist.: Columbia.

Hard Target

Nous ne parlerions sûrement pas de **Hard Target**, n'eût été du fait que ce film a été réalisé par John Woo, vétéran cinéaste chinois (à vrai dire, de Hong-Kong) dont l'oeuvre, qui va de comédies débridées au film d'action, a déjà été comparée à celle de Sergio Leone et à celle de... Mel Brooks.

Sorte de western situé dans un contexte contemporain, **Hard Target** rappelle, à certains égards, les premiers westerns de Leone. On y retrouve le héros infailible sur qui pèse une sorte d'aura, des méchants d'une brutalité excessive qui paraissent indestructibles et, entre les deux, la loi totalement impuissante (l'action se déroule à la Nouvelle-

Jean-Claude Van Damme dans **Hard Target**



Orléans où les policiers sont en grève).

La réussite d'un tel film repose beaucoup sur la stature et le charisme du comédien-vedette qui y interprète un héros plus grand que nature. Malheureusement, Jean-Claude Van Damme prouve encore une fois qu'il reste un adepte des arts martiaux, pas un comédien. Encore moins un Clint Eastwood! À ce titre, **Hard Target** souffre un peu des mêmes lacunes que **Streets of Fire**, autre western contemporain d'un autre cinéaste de talent (Walter Hill). Mais si Michael Paré n'était pas très convaincant dans **Streets of Fire**, il était au moins entouré de comédiens talentueux, dont Rick Moranis, ce qui est loin d'être le cas pour Van Damme dans **Hard Target**. Avec, au coeur du récit, une sombre histoire de meurtre, de disparition et de chasse à l'homme (!), le scénario de **Hard Target** s'avère encore plus mince que celui de **Streets of Fire** — ce qui n'est pas peu dire! Tout ça devient vite prétexte à une surenchère de cascades, de fusillades, de combats et de situations violentes qui ne vont pas sans créer de nombreuses invraisemblances et situations incohérentes. Comme ces tueurs qui s'y mettent à plusieurs pour abattre un témoin gênant, alors qu'ils sont eux-mêmes au service d'une organisation qui cherche à garder secrètes ses activités.

Souhaitons à John Woo plus de succès avec l'adaptation d'un de ses propres films, **The Killer**, qu'il devrait réaliser à Hollywood avec Richard Gere.

Éric Beauchemin

HARD TARGET (La Cible) — Réal.: John Woo — Scén.: Chuck Pfarrer — Int.: Jean-Claude Van Damme, Lance Henriksen, Yancy Butler, Wilford Brimley — États-Unis — 1993 — 96 minutes — Dist.: Universal.

The Fugitive

Surprenant Andrew Davis! Ce cinéaste, qui oeuvrait il n'y a pas si longtemps avec des acteurs aussi

transcendants que Chuck Norris (**Code of Silence**) et Steven Seagal (**Above the Law**), réussit, avec Harrison Ford dans **The Fugitive**, son examen de passage aux ligues majeures du thriller.

Tout le monde connaît l'histoire de Richard Kimble, l'homme accusé injustement du meurtre de sa femme. À la recherche du vrai coupable, ce héros kafkaïen prend la fuite et nous entraîne dans une angoissante partie d'échecs qui l'oppose au policier obstinément accroché à ses trousseaux. Pour nous faire oublier la série télévisée, Andrew Davis donne un souffle lyrique à sa réalisation en y allant de scènes à couper le souffle, notamment lors de la séquence d'ouverture qui nous amène de l'accident de train jusqu'à un impressionnant barrage. Tout à fait électrisant!

Évidemment, il faudra par la suite passer outre aux invraisemblances inhérentes au genre et surtout au manque de motivations personnelles du personnage du policier, à l'inverse de la série télévisée. Il ne s'agit après tout que du nième film d'action de l'été américain. Mais que serait la saison estivale si elle ne nous ramenait pas Harrison Ford, toujours égal à lui-même en victime brave et sympathique, à l'image de son personnage fétiche, Indiana Jones?

Mario Cloutier

THE FUGITIVE (Le Fugitif) — Réal.: Andrew Davis — Scén.: Jeb Stuart, David Twohy — Int.: Harrison Ford, Tommy Lee Jones, Sela Ward, Joe Pantoliano, Andreas Katsulas, Jeroen Krabbé — États-Unis — 1993 — 130 minutes — Dist.: Warner Bros.

The Secret Garden

Agnieszka Holland, une Polonaise qui a fait ses classes aux côtés d'Andrzej Wajda, s'est toujours distinguée par sa rigueur dans l'écriture cinématographique et par sa maîtrise du sujet.

Ainsi, elle a su garder l'esprit fin et onirique de ce conte pour enfants,

écrit en 1911 par Frances Hodgson Burnett, *Le Jardin secret*, alors que ce film est tout à fait hollywoodien, produit par Francis Ford Coppola, et qui, réalisé par quelqu'un d'autre, aurait pu être d'une rare mièvrerie à la Disney.

Cependant, si le spectateur tombe sous le charme de ce jardin enchanteur qui a des vertus curatrices pour le corps et pour l'âme de ceux qui y pénètrent, il s'agit avant tout d'un film destiné à un auditoire enfantin. Les adultes finissent par se fatiguer des adorables petits animaux qu'on voit gambader ici et là et les personnages adultes frôlent la caricature. Maggie Smith en gouvernante acariâtre lasse, malgré de très beaux moments dans son jeu, et le père n'en finit pas de se morfondre ou de disparaître, au lieu de s'occuper de son fils malade.

Mais on ne peut qu'être charmé par les trois jeunes héros de cette histoire et, particulièrement, par Kate Maberly, qui campe un petit bout de femme en butte à la bêtise des adultes. Elle en oublie son égoïsme naturel et finit par se créer un monde merveilleux. On devrait tous apprendre à en faire autant!

Martin Delisle

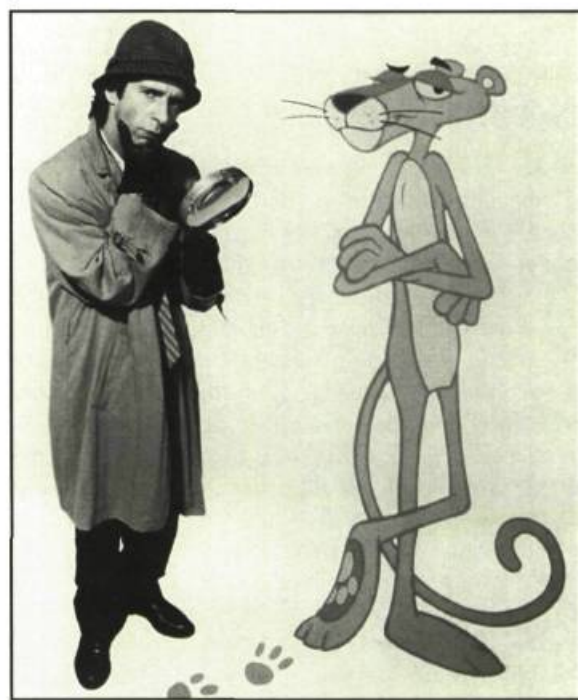
THE SECRET GARDEN (Le Jardin secret) — Réal.: Agnieszka Holland — Scén.: Caroline Thompson, d'après le livre de Frances Hodgson Burnett — Int.: Kate Maberly, Maggie Smith, John Lynch, Heydon Prowse, Andrew Knott — États-Unis — 1993 — 101 minutes — Dist.: Warner Bros.

Son of the Pink Panther

Benigni se tire très bien d'affaires, à mon avis, en incarnant le fils du célèbre inspecteur. Comme son père, il se montre plein d'assurance tout en étant terriblement maladroit, chacun de ses gestes se transformant pour ainsi dire en un exercice d'inaptitude monumentale. Il a lui aussi des problèmes de prononciation; mais alors que Sellers excellait à massacrer

l'anglais avec un faux accent français, Benigni fait de la haute voltige avec un vrai accent italien. Ce nouveau Clouseau très méditerranéen (conçu, nous confesse sa mère, lors d'une tempête de neige en Alaska!) n'a pas les autres défauts paternels: il n'est ni snob ni pompeux; il n'a aucune dignité à retrouver et n'a même aucune ambition sociale; la poésie et l'opéra, voilà ses véritables passions!

Toutefois, Benigni a beau porter tout le film sur ses épaules, il n'arrive pas à nous faire oublier le scénario



Roberto Benigni et la panthère rose

incohérent qu'a cosigné Blake Edwards. L'enlèvement d'une princesse américano-arabe par des terroristes qui demandent une rançon de 100 millions de dollars et exigent l'abdication de son père ne sert de prétexte qu'à une longue poursuite entrecoupée de gags trop souvent fastidieux. Au bout du compte, le spectateur rit très peu dans cette balourde comédie.

Pierre Fortin

SON OF THE PINK PANTHER (Le Fils de la panthère rose) — Réal.: Blake Edwards — Scén.: Blake Edwards, Madeline Sunshine, Steve Sunshine — Int.: Roberto Benigni, Herbert Lom, Claudia Cardinale, Shabana Azmi, Debrah Farentino — États-Unis — 1993 — 93 minutes — Dist.: UA/MGM.